

Pierre de Fermat

Par Jules de Frayssinet (1878)

Les grands hommes font la gloire d'une nation,
l'honneur de la ville qui les a vus naître.

I.

Pendant longtemps on a ignoré le lieu et la date de naissance de Pierre Fermat, et Toulouse s'attribuait l'honneur d'être la ville natale de ce savant. Il y a quelques années on a trouvé aux archives de la mairie de Beaumont-de-Lomagne un document qui établit la vérité et qui restitue à cette dernière ville l'avantage dont elle est si justement fière et jalouse. C'est l'acte de baptême de Fermat, acte authentique auquel on devra toujours recourir; déjà il s'est imposé et il s'imposera désormais aux historiens comme aux biographes. Voici comment il est rédigé : « Pierre, fils de Dominique Fermat, bourgeois et segont consul de la ville de Beaumont a été baptisé le 20^e août 1601. Parrain Pierre Fermat, marchand et frère du dit Dominique, marraine Jehanne Cayenne. »

— Comme ce même jour il y eut inscription de deux baptêmes, le vicaire de la paroisse, nommé Dumas, n'apposa sa signature qu'une fois, à la suite du deuxième acte.

— La maison où est né Fermat existe encore; on y a placé une plaque de marbre commémorative : aujourd'hui c'est la maison Vidailhan.

Il appartenait à une famille de magistrats consulaires : nous venons de voir que Dominique, son père, était consul de Beaumont ; Pierre, son oncle et parrain à la main si heureuse, devint bourgeois et l'un des quatre consuls en 1617. Le témoignage en est sur une pierre gravée qui se trouvait à la porte aujourd'hui disparue du midi de la ville¹.

On y lit :

Me JEHAN BROLAC, DOCTEUR ET ADVOCAT.
GAVLTIER VERNIES, BOVRGEOIS,
PIERRE FERMAT, BOVRGEOIS,
GVILLAVME LACOSSE, MARGIIANT,
CONSEVLS EN L'ANNÉE 1617.

Au-dessus de chacun de ces noms figurent des armoiries d'une bonne sculpture.

Je n'oserais pas dire quelles appartenaient aux dits consuls.

C'est donc bien à Beaumont-de-Lomagne que Fermat est né en 1601, sous le règne d'un des plus grands princes de l'histoire de France, Henry IV, celui dont le peuple a gardé si bonne mémoire, celui qui disait : « Je veux que les paysans puissent mettre la poule au pot chaque dimanche. »

¹ Cette pierre gravée et sculptée est conservée par M. Lagarde, au Picharrot

II.

Tout petit enfant Fermat manifesta une intelligence précoce et un penchant pour la piété. Il allait à l'école tenue par les Cordeliers, à l'endroit même où sont aujourd'hui les frères Maristes. En dehors de l'école, il fut guidé dans ses premières études par l'abbé Dumas, celui par qui il avait reçu le baptême. Le digne prêtre soignait avec prédilection cette jeune plante qu'il pressentait devoir donner un jour de si beaux fruits ; il l'initia à la connaissance du latin et du grec et le prépara à la première communion.

— Le moment vint où ses professeurs de Beaumont n'eurent plus rien à apprendre au jeune Fermat ; déjà l'élève en savait autant que ses premiers maîtres pour ce qui regarde au moins les sciences exactes, et il partit pour Toulouse. — Les soins de la famille allaient manquer à cette nature si délicate, si tendre, et pourra-t-on jamais dire ce que ressent d'amer et de triste le cœur d'un enfant qui s'éloigne pour la première fois de sa mère. Que ce premier désenchantement de la vie est pénible ! n'avoir plus tous les jours les attentions, les tendresses, les baisers maternels ! Y a-t-il une privation qui replie ou déchire davantage le cœur ? Pauvres enfants, on ne sait qui est le plus à plaindre en ce moment de la vie, de vous ou de vos mères !

Fermat fit au collège des Jésuites les études les plus brillantes; à la distribution des prix de chaque année scolaire son nom était proclamé le premier des lauréats, présage du retentissement qu'il devait avoir plus tard dans Toulouse, en France, en Europe. Sorti du collège, il sut se mettre à l'abri des entraînements et des folles dissipations de la jeunesse, en continuant à vivre avec les maîtres qu'il entourait de respect et de reconnaissance. Se destinant à la magistrature, il étudia le droit ; sa conduite, son savoir le signalèrent de bonne heure à l'attention publique, et âgé à peine de trente ans, le 22 janvier 1631, il fut nommé conseiller au parlement de Toulouse. Quel bonheur et quel honneur pour Fermat de siéger, lui si jeune, à côté de personnages les plus respectables par leur âge et les plus éminents par leur mérite ! Il arriva plus tard au Capitoulat, haute dignité municipale qui anoblissait ceux qui en avaient été revêtus, et comme capitoul aussi bien que comme conseiller il s'attira l'estime et la sympathie des Toulousains. — Le 1^{er} juin 1631 il épousa Melle Louise de Long, jeune personne, dit un biographe, aussi distinguée par sa beauté et les charmes de son esprit que par ses vertus et sa naissance. — « Chaque année, ajoute ce biographe, dès qu'arrivait le temps du repos attaché à ses fonctions, il s'empressait d'aller en jouir à Beaumont-de-Lomagne, où se trouvaient toutes ses sympathies et son plus doux bonheur. C'est là qu'entouré de sa famille, il coulait des jours calmes comme sa conscience. Quel spectacle touchant il offrait alors ! Sa maison était ouverte aux pauvres de la contrée. Pas un ne passait sans recevoir sa part des aumônes qui étaient distribuées à chaque moment de la journée. Le lait, les fruits, même les mets de sa table, en un mot tout ce qui était réclamé pour le soulagement des malades, leur était immédiatement apporté. Le savant magistrat accueillait de la manière la plus affable ceux qui venaient

le consulter. Il réconciliait les familles, prenait la défense de l'opprimé, se déclarait le protecteur de la veuve et de l'orphelin, apostillait favorablement les requêtes et les placets qui lui étaient présentés; et se montrait si bon, si complaisant, qu'il dressait lui-même les suppliques de ses nombreux protégés. Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il avait rendu le plus de services. Aussi son nom était en vénération dans toute l'étendue du pays. »

On voit à l'hôtel-de-ville de Beaumont un portrait de Fermat, gravé et pris, je crois, sur le buste de la Salle des Illustres au capitole de Toulouse. Sur ce portrait il a entre quarante et cinquante ans. La physionomie est de grande bonté ; la tête ovale porte de très-longs cheveux partagés au milieu, suivant la mode, de suprême élégance, du temps de Louis XIII ; la figure fine, encadrée de ces cheveux, respire l'intelligence et la douceur ; le front est droit, calme et pur, et semble refléter la grandeur de ses pensées ; la bouche a un pli tracé par l'aménité et l'affabilité ; les yeux grands-ouverts ont le regard naïf et étonné des enfants ; le sourire est doux, gracieux et empreint d'une légère mélancolie. Son costume est celui de capitoul, *senator tholosanus*.

IV.

Fermat est un savant du plus grand mérite, on peut ajouter un homme de génie il a créé avec Descartes la géométrie analytique ; il a trouvé avec Pascal le calcul des probabilités ; avant Leibnitz et Newton il avait posé les principes du calcul infinitésimal. Dans la théorie des nombres il est sans rival, si on en juge par les propositions qu'il a énoncées et dont malheureusement on n'a pas retrouvé toutes les démonstrations.

Cet homme, aussi modeste que savant, écrivait sur des feuilles volantes, qu'il déchirait quelquefois ou qui ont été égarées et perdues à jamais. « Fermat, dit un biographe, ne voulut rien livrer à la publicité sous son nom ; il poussait l'insouciance jusqu'à ne pas garder copie de papiers d'une haute importance qu'il adressait à ses correspondants et dans lesquels il consignait ses plus belles découvertes. C'est sur les marges d'un livre qu'il a déposé quelques-uns de ses plus beaux théorèmes, et si parfois il n'a pas donné ces démonstrations que cherchent encore des géomètres de premier ordre, c'est, dit-il naïvement, parce que la place lui a manqué pour les écrire. Après la mort de Fermat, sa correspondance était disséminée en cent lieux divers, ses manuscrits éparpillés et négligés; son fils Samuel de Fermat n'était pas géomètre, et quelque soin qu'il se donnât, il ne parvint à retrouver qu'une faible partie de ce qui était sorti de la plume de son père.

Le Grand Dictionnaire universel de Larousse consacre à Fermat un article biographique dont j'extrais ce qui suit : « Sa vie, entièrement vouée à l'étude, offre peu d'incidents remarquables. Ses parents étaient marchands de cuir à Beaumont de Lomagne. Il étudia le droit à Toulouse et devint conseiller au Parlement. Au milieu des austères devoirs de sa charge, il sut, par un contraste singulier, se créer des occupations littéraires, composer des vers français, latins, italiens, espagnols, cultiver l'érudition grecque, et se livrer aux mathématiques avec une telle supériorité, qu'on a pu dire de lui qu'il eût suppléé Descartes, si ce dernier n'eût pas écrit sa géométrie. Pascal avoue qu'il ne peut pas toujours le suivre dans ses recherches. « Cherchez ailleurs, lui écrivait-il, qui vous suive dans vos inventions numériques, pour moi, je vous confesse que cela me passe de bien loin; je ne suis capable que de les admirer. »

Plusieurs théorèmes découverts par Fermat ont, du reste, épuisé les efforts de quatre ou cinq générations, sans que nous sachions encore par quels moyens il avait pu arriver à les poser et à les démontrer. Ces théorèmes ont successivement excité le zèle des Euler, des Legendre, et le premier pas dans leur démonstration est encore à faire. Les trois plus hautes autorités, d'Alembert, Lagrange et Laplace lui font honneur de la première idée du calcul différentiel et lui attribuent sa part dans toutes les grandes découvertes de son époque. Descartes méconnut d'abord la science profonde de Fermat et riposta avec aigreur à quelques objections qu'il lui avait présentées; mais la paix, fondée sur une mutuelle estime, se rétablit bientôt entre ces deux grands hommes. Fermat avait laissé une réputation de profond savoir dans les questions de droit et d'une sévère

intégrité. Il joignait la plus grande modestie à son immense mérite. Au milieu de ses plus vives discussions scientifiques il écrivait « M. Descartes ne saurait estimer si peu que je ne m'estime encore moins. »

Ces paroles sont tout simplement admirables d'humilité; je les trouve dignes d'un saint comme François de Sales ou Vincent de Paul.

En 1679 Samuel de Fermat publia à Toulouse, en un volume in-folio, les œuvres de son père, avec le titre de *Varia opera mathematica*; cet ouvrage est très-incomplet. — Sous le gouvernement de Louis-Philippe, les Chambres votèrent un crédit pour la réimpression de ces œuvres, mais le projet n'eut pas de suite. Voici le jugement que porte sur cet homme de génie celui qui avait été chargé de la réimpression : "Fermat doit partager avec Descartes la gloire d'avoir créé l'application de l'algèbre à la géométrie ; il paraît même que sur ce point qui forme le principal titre mathématique de Descartes, Fermat avait devancé cet illustre philosophe. A une époque où la mécanique rationnelle venait à peine de naître entre les mains de Galilée, Fermat sut tirer d'un principe métaphysique une belle solution du problème de la réfraction de la lumière, et il dut, à cette occasion, soutenir une longue lutte avec Descartes et ses principaux adhérents.... Quoique intéressants, les travaux de tant de mathématiciens divers sur la théorie des nombres furent complètement éclipsés par les découvertes de Fermat, qui, à l'aide de méthodes aussi nouvelles que fécondes, changea la face de cette branche si difficile des mathématiques.

»

Entr'autres théorèmes que Fermat a énoncés est celui-ci : — Au-dessus du carré , il n'y a aucune puissance qui soit décomposable en deux puissances de même degré qu'elle (en nombres rationnels). — C'est très-probable qu'il en avait fait la démonstration, mais jusqu'à présent on l'a vainement cherchée. L'Académie des sciences a plusieurs fois mis au concours cette proposition et on ne l'a pas encore démontrée ; elle a promis de donner cent mille francs à celui qui retrouverait la démonstration faite par Fermat. —

Les savants les plus illustres correspondaient avec lui. Pascal qui s'y entendait et qui n'était pas suspect de flatterie, lui écrivait « Vos enfants portent le nom du premier homme du monde... je vous tiens pour le plus grand géomètre de toute l'Europe. »

Simple, de mœurs douces et tranquilles, il résida presque toujours à Toulouse et quoiqu'il voyageât très-peu, il avait les relations les plus brillantes. Au commencement de l'année 1665, étant à Castres où il avait dû se rendre comme commissaire du roi en la Chambre de l'Édit, il y mourut le 12 janvier, à l'âge de soixante-trois ans. C'était sous le règne de Louis le-Grand, et il appartient à cette pléiade de grands hommes qui ont fait donner à ce siècle par l'histoire le nom de siècle de Louis XIV. — Voici l'extrait mortuaire : « Le douzième du mois de janvier mil six cent soixante-cinq décéda, ayant reçu tous les sacrements, messire Pierre de Fermat, conseiller du roi en son parlement de Tolose et commissaire en la Chambre de l'Édit séant à Castres, et fut enseveli le treizième dans l'église

des révérends pères de Saint- Dominique, où les meilleurs du vénérable chapitre ont fait l'office. »

Fermat décéda ayant reçu tous les sacrements ; Newton courbait son front lorsqu'il prononçait ou entendait prononcer le nom de Dieu ; Kepler terminait par une admirable prière le livre où il consignait les lois du monde qu'il venait de découvrir. Que pensent de cela nos célèbres matérialistes et certains de nos savants d'aujourd'hui ? Ils préfèrent croire à la matière plutôt qu'à Dieu ; et, au fait, ils poussent leur ambition jusqu'à vouloir descendre du singe. Quelle élévation de pensée ! Quelle noblesse de race ! En vérité, tous ces savants-là deviendraient bien risibles s'ils n'étaient horriblement humiliants.

V.

En dehors de ses fonctions de capitoul et de conseiller en Parlement, Fermat se mêla très-peu à la vie publique. Toutefois, dans une circonstance aussi grave que mémorable, il mérita bien des Beaumontois c'était en 1652, pendant les troubles de la Fronde².

A l'instigation du prince de Conti, abbé commendataire de Grandselve, Beaumont entre dans cette coterie ridicule et affreuse ; du mois d'octobre 1651 au mois d'août 1652 il fut occupé militairement. Pendant ces dix mois M. de Sainte-Marie y exerça, au nom des princes de Condé et de Conti, un pouvoir discrétionnaire. Aussi la jurade ne s'assembla pas, les consuls durent abandonner l'administration, les archives furent saisies, et c'est pourquoi elles sont muettes sur cette époque si intéressante. Un avocat, célèbre alors au Parlement de Bordeaux, M. de Guyonnet, nommé intendant et commissaire de l'armée des princes, vint s'installer à Beaumont, qui devint ainsi le principal centre d'opérations. — Cependant les villes de la contrée étaient rentrées dans le devoir, Beaumont, isolé au milieu d'un pays soumis à l'autorité du roi, restait le suprême rempart des Frondeurs et n'avait pas d'autre alternative ou de se voir assiégé ou de se soumettre volontairement. Or, ce temps-là fut calamiteux ; les terres n'ayant pas étéensemencées, la disette décima les habitants et les impositions de guerre ruinèrent tout le monde. Pour comble de malheur, les maladies épidémiques vinrent aggraver la situation des Beaumontois qui gémissaient de cet état de choses. L'annonce de l'approche des troupes royales, la pensée d'un siège à soutenir jetèrent partout l'alarme et on ne vit la fin à tous ces maux que dans la soumission à l'autorité du roi. — En prévision des événements, Fermat était accouru de Toulouse à Beaumont. Après plusieurs réunions publiques qu'il présida et où l'opinion

² Après la mort du cardinal de Richelieu en 1642, de Louis XIII en 1643, pendant la minorité de Louis XIV, il se forma une réaction d'intrigues contre Mazarin, successeur et héritier de la politique du célèbre cardinal-ministre. Un phtisant compara les réactionnaires aux écoliers qui, à cette époque, s'amusaient au jeu de la fronde, dans les fossés de Paris. La comparaison plut à quelques opposants; pour se reconnaître, ils eurent l'idée d'attacher à leur chapeau un cordon en forme de fronde, et on les appela les Frondeurs.

La Fronde, qui fut une rébellion contre l'autorité, donna en plus un spectacle navrant de réactions, de revirements, de retours des partis. Le Parlement de Paris d'abord soutint les Frondeurs; le prince de Condé commença par lutter contre eux, mais poussé dans le mouvement par soeur, Madame de Longueville, il devint ensuite leur chef. La fière duchesse entraîna encore Turenne qui, pour plaire à ses beaux yeux, selon l'expression de La Rochefoucault, se rangea du côté des mécontents.

Circonscrit d'abord à Paris, le parti de la Fronde s'étendit peu peu dans les provinces et y sema des troubles. Le Languedoc, la Guyenne et la Gascogne eurent beaucoup à souffrir.

générale se manifesta contre les horreurs d'un siège, il fut chargé par ses concitoyens de parlementer avec les chefs de troupes royales³
En conséquence la ville ne fut pas assiégée, le gouvernement militaire cessa et les consuls reprirent la direction des affaires municipales au grand contentement de la population.

³ Trois personnes furent adjointes comme parlementaires à Fermat c'étaient M. de Toureil, noble Prévost, sieur de Bréville, et M. de Cirol. Ces hommes par leur caractère conciliant, leur aménité, leur haute situation à Beaumont intervinrent souvent entre les Frondeurs et les Royalistes, et aplanirent les difficultés qui s'élevaient chaque instant entre l'intendant et les consuls des localités environnantes.

VI.

Si modeste et si retirée fut la vie de Fermat qu'on la connaît à peine. Certes j'aurais bien aimé de pouvoir relater des faits intimes, j'aurais bien voulu savoir le plus de détails possibles sur l'existence de cet homme de génie, de cet homme de bien pour les porter à la connaissance de ses concitoyens, mais les documents manquent ou me font défaut. Et cependant au peu que nous savons, n'y en a-t-il pas assez pour proposer Fermat comme exemple. Fermat est le parfait modèle du savant humble et grand, du vrai patriote, du bon citoyen, du digne chef de famille. — Que les parents fassent connaître à leurs fils cette vie si édifiante. Par cet exemple les jeunes gens apprendront à devenir, non pas des savants (ce n'est pas donné à tous) mais des hommes de bien. Beaumont, d'ailleurs, a fourni son contingent à la France et au monde scientifique ; n'a-t-il pas aujourd'hui même un de ses enfants professeur, le plus distingué peut-être, de la Faculté de Toulouse ? Et qui sait ce que l'avenir lui réserve ; pourquoi dans les Arts, dans les Belles-Lettres, dans la Politique n'aurait-il pas un jour d'autres de ses enfants qui viendront rehausser l'éclat de la ville natale et ajouter à la gloire de la mère patrie ?

VII.

Dans l'incertitude du lieu de naissance de Fermat, les Toulousains avaient pensé que le grand mathématicien était né en leur ville; aussi ils ont donné son nom à une rue, ils ont placé son buste dans la salle des illustres de leur Capitole. Mais depuis la découverte de l'acte de baptême, Toulouse la savante n'a qu'à honorer en Fermat un de ses plus célèbres magistrats, Beaumont revendique l'honneur de le compter parmi ses enfants.

Ce nom fait l'orgueil de notre ville, sa gloire réclame une statue. Oui, il faut placer son image, de marbre sculpté, sur la place de Beaumont, en face la Maison commune. Cette image élèvera la pensée des membres de la municipalité lorsqu'ils auront à délibérer cette image rappellera aux juges et aux justiciables que Fermat personnifia la Justice, la Loyauté, la Droiture; cette image dira que les Beaumontois, en honorant un grand homme, savent honorer la Science, le Patriotisme et toutes les Vertus.

Oui, il faut élever un monument à Fermat au moyen d'une souscription publique; il faut que cette souscription ait un caractère essentiellement et uniquement populaire ; il ne faut pas qu'on puisse dire que, en donnant une somme très-forte, qui que ce soit a eu une part plus grande à l'honneur de l'œuvre ; aussi personne ne pourra souscrire au-dessus de vingt francs, et toute somme, si modeste soit elle, sera bien reçue.

Cette œuvre doit rester étrangère à tout esprit politique, à tout esprit de parti. Elle n'est sous le patronage de personne, ou plutôt elle sera sous le patronage de tous. Elle se place au-dessus de nos dissensions pour ouvrir un champ où tout le monde devra se rencontrer et s'entendre. Elle fera diversion à la politique, et Dieu veuille qu'autour de la statue d'un grand homme de bien, viennent s'effacer les partis et régner la Concorde !

Tout le monde donnera, et plus on donnera plus le monument sera beau. Si on prend une moyenne de mille souscripteurs avec une moyenne de cinq francs , cela fera cinq mille francs, de quoi avoir un buste en marbre sur le modèle de celui de la Salle des Illustres à Toulouse; si les deux moyennes sont plus élevées, alors nous pourrons ériger une statue en pied, avec la robe de conseiller de Parlement. -Allons, habitants de Beaumont, dé lions nos bourses et montrons-nous généreux en mémoire d'un Beau- montois qui fait la gloire de notre ville.

Le jour de l'inauguration du monument nous organiserons une grande fête. Des délégués de la presse, des députations des sociétés savantes de Toulouse, de Montauban et d'ailleurs y assisteront. De tous côtés on viendra en foule applaudir une population qui aura mérité qu'on inscrive en lettres d'or sur le piédestal de la statue

A Pierre Fermat,
Beaumont, sa ville natale

J'offre à tous les souscripteurs un exemplaire de cette notice sur Fermat. Ce sera mon écot, je souhaite qu'après cette lecture, chacun trouve

n'avoir pas donné assez et qu'on vienne donner encore. Je ne serai pas des moins heureux d'avoir apporté ma pierre au monument.

Jules FRAYSSINET

Les personnes qui posséderaient des lettres, des écrits de Fermat, ou encore des documents le concernant, sont priées de vouloir bien les confier à l'auteur de cette brochure. Il pourrait les utiliser pour une Histoire de Beaumont, à laquelle il travaille, et d'où la présente Notice est extraite.

Montauban, Imp. et Lith. Forestié, rue du Vieux-Palais, 23.

Revue de Gascogne 1882

LA STATUE DE FERMAT BEAUMONT-DE-LOMAGNE Par Jules Frayssinet

Avant de parler de la statue, il convient de dire quelques mots sur celui qu'elle représente⁴. A chaque siècle il y a un courant d'idées scientifiques ; des hommes de tous les talents, des savants de toute sorte, s'associent à ce mouvement, le comprennent et l'augmentent ; ils publient leurs travaux, se font un nom et méritent des distinctions : mais leurs œuvres n'ont qu'un temps, leur souvenir s'efface ; car la science, plus avancée, dépasse leurs découvertes, ou même les modifie, les change, les détruit. Il n'en est pas ainsi de Fermat. On peut croire qu'il a fait un traité hors ligne de géométrie ou d'arithmétique, qu'il a laissé des livres théoriques d'un rare mérite ; nullement. Fermat était un homme, simple, paisible, dont la vie n'offre aucun incident remarquable, un modeste conseiller au Parlement qui, à ses heures de loisir, rêvait à des problèmes abstraits d'arithmétique ou d'algèbre ; il n'a, pour ainsi dire, rien écrit, rien publié, mais ses découvertes sont immortelles.

Voici comment il se forma : il avait trouvé un exemplaire de Diophante, mathématicien de l'antiquité ; c'est à l'aide de ce traité qu'il fit ses premiers essais d'études mathématiques ; son génie s'y trouvant à l'étroit, il agrandit les problèmes, les généralisa, enrichissant l'exemplaire, sur la marge, de notes précieuses qui donnent les solutions, ou au moins la clef des solutions de ces problèmes.

Malheureusement cet exemplaire de Diophante ; a été perdu. Le P. jésuite de Billy publia plus tard cette même arithmétique avec les notes de Fermat, sous ce titre : *instrumentum novum*, mais ces notes sont dénaturées. Samuel, fils de Fermat, publia les œuvres de son père, mais elles renferment autant de fautes que de lignes. La perte de l'exemplaire

⁴ A la cérémonie d'inauguration de la statue, le 20 août dernier, plusieurs discours furent prononcés ; tous les orateurs louèrent Fermât et groupèrent les louanges qui lui avaient été adressées par les Pascal, les Descartes, les d'Alembert. L'un d'eux chercha à faire comprendre ce qu'était notre savant, quel était le caractère particulier de son génie ; il en parla d'une manière magistrale et avec une autorité scientifique remarquable. Cet orateur est M. Brassine, professeur à l'école d'artillerie, directeur de l'école des arts et sciences industrielles de Toulouse. Ce que je dis ici est d'après les notes prises sur le discours non écrit, improvisé même, diton, de M. Brassine. Tome XXVII. — Novembre 1882. 32

de Fermat, que M. Despeyroux⁵ a inutilement cherché, est donc d'autant plus regrettable que nous pouvons en soupçonner le prix, annoté qu'il était par ce génie de premier ordre ; car telle est bien l'estime que nous devons faire de Fermat, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a surnommé le Newton français. Ce savant, en effet, ne se contenta pas d'entrer dans la route tracée d'avance, il fut inventeur : il a créé les mathématiques infinitésimales, et l'on peut dire que dans ces régions il se joue avec l'infini comme nous avec le fini. Créateur de la science des nombres, il les a groupés comme un botaniste classe ses fleurs, d'après leurs propriétés ou leur structure. Ce que Jussieu et Linné ont fait dans la botanique, Fermat l'a exécuté dans les nombres; il étudie leurs propriétés, leur formation, les classe, les groupe, en forme un monde vivant, agissant, harmonieux. Fermat était en rapport avec tous les savants de son temps; par correspondance, il causait avec eux et se délassait dans leur commerce. Ses découvertes les étonnaient si fort qu'elles éveillaient quelquefois leur scepticisme. Fermat savait l'impression qu'il produisait, il a l'enthousiasme de ses inventions, il lance ses théorèmes en défi aux savants de l'Europe. « J'attends, dit-il, leurs solutions; si l'Angleterre et la Gaule belge ou celtique ne les donnent pas, la Gaule Narbonnaise les donnera. »

On a de lui plusieurs théorèmes dont on ne connaît pas, pour tous du moins, les démonstrations qu'il en a faites; quelques-uns sont sublimes. C'est lui qui a énoncé cette proposition : *Dans toute la série des nombres, 25 est le seul carré qui augmenté de 2 donne un cube (27).*

Et cette autre, dont la démonstration est introuvable ou non encore trouvée: *Une puissance quelconque au-dessus du carré, n'est pas la somme de deux puissances de même degré qu'elle.*

Fermat l'avait exprimée sous cette forme :

$$X^n + Y^n \neq Z^n$$

Si n est un entier supérieur à 2

Cette proposition a dérouté Euler, Laplace, et bien d'autres savants ; après en avoir fait la découverte, Fermat s'écriait : *Et certe miram inveni demonstrationem.* (J'en ai trouvé une démonstration certainement magnifique.) Et s'il l'affirme, c'est qu'il l'a trouvée réellement, mais elle est restée dans l'écrin de son génie ; le volume de Diophante est perdu. Non, il n'aurait pas craint d'avouer son ignorance, celui qui écrivait au sujet d'une autre proposition, reconnue fautive, plus tard, par Euler : *Hoec quæstio diu me torsit, nec inveni demonstrationem.* (Cette proposition m'a mis longtemps à la torture et je ne l'ai pas encore démontrée.)

Fermat est bien en réalité, dans sa partie et dans son temps, le premier homme du monde. Aussi grand que Copernic, qui voit tourner les planètes

⁵ Note J-P Damaggio : Théodore Despeyroux (né à Beaumont en 1815 et décédé à Faudoas en 1883 suite à un accident de voiture). Au moment de la statue il perd son fils en 1879 à l'âge de 24 ans : il était officier d'artillerie. Ce personnage est tout aussi fabuleux que Fermat.

autour du soleil ; que Kepler, qui établit les trois lois réglant le mouvement des astres ; que Newton, qui découvre la loi de l'attraction des corps ; que Descartes, qui crée la langue algébrique, Fermat découvre un monde nouveau et le décrit ; il établit les principes fondamentaux de la science des nombres, il travaille dans l'infini, il dégage le nombre de ce qu'il a de matériel, et se montre sublime, parfois divin, semant à pleines mains les beaux problèmes comme des bouquets de fleurs. Phidias, quand il taillait le marbre, ne produisait pas de plus admirables beautés.

Il n'a pas cherché cependant la célébrité ni la gloire qui de son vivant aurait pu entourer son grand nom ; il savait que la limite des investigations est bien restreinte, même pour le génie le plus subtil, et qu'il est un moment où Dieu force le savant à confesser son ignorance. Ainsi fut modeste le grand Archimède dont le génie fécond inventa plus de quarante machines ; ses compatriotes émerveillés le pressaient de publier la théorie de leur structure, et il répondait : « Non, ces découvertes ne seront bientôt regardées que comme jeux d'enfants. »

Si la civilisation ne meurt pas, si avec elle se conserve le culte des sciences, les théorèmes de Fermat ne sauraient périr ; ils traverseront les siècles futurs sans changer de forme, en retenant le nom du génie original et puissant qui les a créés⁶

Maintenant que nous connaissons l'homme, regardons sa statue.

Fermat est représenté assis, dans l'attitude qui lui convient, celle d'une personne qui réfléchit. Sa tête est légèrement penchée et tournée vers le genou droit, sur lequel la main droite, tenant un crayon, se pose prête à consigner un problème. Le problème n'est pas encore résolu ; la main gauche, appuyée sur l'accoudoir du fauteuil, se dresse et indique, par ses cinq doigts relevés, que le savant en cherche la solution. Supposez cette main au repos, et Fermat est un penseur qui prépare un traité de morale ou de philosophie ; au contraire, en dressant ses doigts, il donne à entendre qui il était, c'est-à-dire un mathématicien. Mon Dieu ! c'est là une de ces nécessités vulgaires qui prouvent que la sculpture et la peinture sont un art terrestre. De même dans la Cène de Léonard de Vinci, un des apôtres lève l'index de la main droite et semble dire au Sauveur : « Un de nous ? » Il faut bien un signe visible et matériel pour rappeler le mot de Jésus : *Unus vestrum me traditurus est.*

Le costume de Fermat est celui de la bourgeoisie du temps de Louis XIII. Bouffantes, collerette, culotte courte, tout cela prête à la statuaire. Un manteau posé sur la cuisse gauche et tombant jusqu'à terre est heureusement imaginé pour corriger ce que pourrait avoir de disgracieux l'écartement des jambes. Le pied gauche replié et rentrant en arrière,

⁶ Ce langage qu'on pourrait taxer d'exagération est, je le répète, de M. Brassine, l'homme de France qui connaît le mieux Fermat, et un des plus aptes à le juger.

celui de droite, au contraire, posé en avant, donnent du mouvement au personnage et lui font éviter cette raideur, cette immobilité qu'offrent presque toujours les hommes — seraient-ils des héros — lorsqu'ils sont représentés assis dans le bronze ou le marbre.

Ici se présente une question : les grands hommes à qui on élève une statue doivent-ils être assis ou debout ? Il n'y a pas de règle à cet égard, mais je trouve plus noble et plus digne la posture debout. Cela dépend aussi de l'endroit où l'œuvre doit être placée : un portrait peint sur toile, par exemple, peut être assis ; en sculpture même, on peut l'asseoir, à condition de le mettre dans un musée ou dans un palais quelconque ; mais en plein air, la pose debout est la meilleure pour ne pas dire la seule possible.

Sans doute on cite des statues assises, l'antiquité nous en a légué, mais les Grecs — nos maîtres — les renfermaient dans leurs temples. Oui, le Moïse de Michel-Ange est assis, mais il devait faire partie d'un ensemble où il jouait un rôle décoratif. Le Voltaire tant vanté de Houdon est assis, mais il le faut ainsi sous le vestibule trop bas du Théâtre français⁷. D'ailleurs, assis ou debout, celui-là ricane et grimace, horreur ! la figure de l'homme est faite à l'image de Dieu, non du singe.

Dans l'ensemble de la physionomie, Fermat est bien tel que ses portraits, son caractère et la tradition nous le montrent, c'est-à-dire simple et noble, doux et bon.

La tête, encadrée de longs cheveux, est fine, bien modelée et particulièrement belle. On y trouve cette expression qui indique la tranquillité d'esprit dans la recherche des grandes choses. La vie et l'intelligence rayonnent dans ses yeux ; aucune fatigue dans les traits, seul un pli marque le front, mais c'est le front du sage vivant en commerce continu avec la science et les hautes pensées.

Le fauteuil qu'occupe Fermat est, naturellement, du style Louis XIII. Les pieds sont torses, le dossier large et bas, assez bas pour que la tête du personnage puisse ressortir et dominer. La statue est de bronze, j'avoue que je l'aurais préférée de marbre ; au demeurant elle est magnifique ; elle marquera dans l'œuvre de l'artiste et peut-être dans l'histoire de la sculpture. Elle a été faite par Falguière, toulousain, l'auteur de la sainte Germaine que l'impiété et la barbarie déboulonnèrent, l'année dernière, à Toulouse.

Beaumont doit cette statue à la munificence d'un de ses enfants, M. Despeyrous, professeur à la faculté des sciences de Toulouse. Un tel don

⁷ J'apprends que cette statue a été portée du vestibule au foyer et que dans un des nouveaux quartiers de Paris, boulevard Voltaire, on en a placé une reproduction en bronze. Le piteux personnage y produit, dit-on, un pitoyable effet.

est au-dessus de tout éloge. Quant au donateur j'ai pour lui tant de respect et d'admiration que; je ne sais que me taire; il est de la nombreuse famille des éprouvés par la douleur; c'est un père qui a perdu son fils. Le souvenir de ce fils est associé à toutes les manifestations de la pensée, à tous les actes de la vie de son père. Devant la statue on y songe malgré soi, et on sent le cœur se serrer. A la face principale du socle, sur un écusson en bosse et formant un très joli cartouche, on lit :

A

FERMAT

NÉ A BEAUMONT LE 20 AOUT 1601

DESPEYROUS

PÈRE

ET

FILS

PROFESSEUR A LA FACULTÉ
DES SCIENCES
DE TOULOUSE,
CHEVALIER DE LA LÉGION
D'HONNEUR



ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE
POLYTECHNIQUE,
OFFICIER D'ARTILLERIE,
DÉCÉDÉ A 23 ANS
EN 1879.

1882

Sur les autres côtés du socle, plus belles que les plus beaux bas-reliefs sont gravées en creux et en or les paroles suivantes :

« Je vous tiens pour le plus grand
homme du monde. »

Août 1660.

Pascal.

« Fermat, l'un des plus beaux génies
qui aient illustré la France. »

1839.

Cauchy.

« Fermat, véritable inventeur
du calcul différentiel. »

1812.

Laplace.

$$X^n + Y^n = Z^n$$

Si n est supérieur à 2.

Ce piédestal, en pierre de Carcassonne, a été dessiné avec beaucoup d'art et de goût par M. P. Esquié, jeune architecte toulousain, grand prix de Rome de cette année.

Le monument, situé, au milieu d'un petit jardin, est protégé par une grille en fer forgé du plus beau style de l'époque. Les pointes qui règnent tout autour et qui la couronnent forment chacune une fleur de lys d'un effet très gracieux.

Je ne résiste pas au plaisir de citer la péroration du discours prononcé à l'inauguration par M. Gatién-Arnoult, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Toulouse :

« Permettez-moi de finir par cette expression un peu familière, mais d'autant plus intelligible. Tout ce que nous admirons ici est le produit même du sol, un fruit de la localité :

Génie supérieur du savant dans Fermat;

Générosité vertueuse du citoyen dans M. Despeyrous;

Talent éminent de l'artiste dans Falguière.

Toutes les fois qu'on saluera ce monument qui parle d'eux, qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas, volontairement ou involontairement, on rendra donc hommage à ces trois grandes et saintes choses dont la philosophie apprend à distinguer les éléments, et que la religion fait aimer et adorer dans leur idéal infini, Dieu :

Le Vrai cherché par la Science;

Le Beau réalisé par l'Art;

Le Bien pratiqué par la Vertu. »

Et cet hommage en impliquera toujours aussi un pour la ville qui ne cessera de les rappeler par ce chef-d'œuvre, et qui en devient plus digne du nom qu'elle porte, et par lequel j'aime plus que jamais à la saluer en disant :

Beaumont, honneur à toi! »

JULESFRAISSINET

Deux brochures sur Fermat.

J'extraits de la plaquette de M. L. Taupiac, déjà signalée le mois dernier, quelques renseignements sur les rapports du grand mathématicien avec sa ville natale. . Fermat fit ses premières études au collège des Cordeliers de Beaumont-de-Lomagne. Il alla faire son droit à Toulouse, où il fut reçu licencié et docteur, et où son « parent ou ami » Clément Delong, conseiller au Parlement, le mit en rapport avec les hommes des plus instruits de cette capitale. Ses oncles, Jean et Antoine Fermat, y occupaient d'ailleurs une place honorable dans le commerce. Le 14 mai, il était installé au Parlement comme commissaire à la chambre des requêtes. Vers le même temps il épousait la fille de Clément Delong, « dont la piété et les vertus sont attestées par des témoignages contemporains, » et qui le rendit « père de nombreux, enfants, tous dignes d'apprécier ses mérites et de continuer l'honneur de son nom.» Plusieurs naquirent ou furent baptisés à Beaumont, où Fermat possédait une grande maison, outre plusieurs fermes dans les environs de la petite ville avec laquelle il entretenait toujours des relations très suivies, « Les nombreuses délibérations [du conseil municipal] auxquelles il assistait

sont présidées par lui, et l'on peut supposer, à la précision, à la clarté et à la sobriété du style de quelques-unes, qu'il était assez souvent le rédacteur des procès-verbaux. »

On l'y voit, en particulier, se faire l'interprète d'un vieux statut local mal observé et mal compris, et dicter un compliment de ses compatriotes « au prince de Condé et au prince de Conti, leur seigneur, dont le cardinal Mazarin venait de faire cesser l'odieuse emprisonnement. »

Les registres paroissiaux toujours conservés à la mairie de Beaumont attestent son origine qui, du reste, n'a été oubliée ou contestée que fort tard et sans le moindre fondement. On y lit que Pierre, fils de Dominique Fermat, bourgeois et second consul de la ville de Beaumont, «a été baptisé le-20 août 1601.» II mourut avant le 12 janvier 1665, après avoir fait le 9 un rapport à la chambre de l'Edit de Castres, dont il était un des conseillers catholiques. «Aucune pompe n'entoura ses funérailles. Les conseillers de la chambre de l'Edit ne siégèrent pas le jour de sa mort, et ils firent fermer les portes de leur palais pour attester leur deuil. Ce fut l'unique hommage rendu alors au génie de l'homme qui mérita l'admiration de Pascal. Un demi-siècle plus tard l'Angleterre fit à Newton des obsèques presque royales.

On a vu que la patrie de Fermat avait payé dignement, quoique un peu tard, sa dette de reconnaissance à cet homme de génie. Parmi les discours prononcés à cette occasion, nous recommandons à nos lecteurs celui que M. l'abbé Larrieu, descendant de Fermat, vient de livrer à l'impression⁸. C'est un hommage simple et touchant à une mémoire aussi chère que glorieuse. L'orateur a insisté à bon droit sur les vertus chrétiennes de son ancêtre. «Comme les plus grands hommes qui ont illustré l'humanité depuis dix-huit siècles, Fermat gardait fidèlement dans son cœur la foi qu'il avait reçue à son baptême, la foi, ce don de Dieu, plus précieux pour l'homme que la science et le génie. » Citons encore le trait qui termine cette allocution : « Je me souviendrai toujours de ces paroles que ma grand'mère, Madeleine Fermat, m'a souvent répétées dans mon enfance : *"Quelle que soit la carrière que tu embrasses un jour, souviens-toi de te montrer toujours digne de ton ancêtre Pierre Fermat."* . L.C.

⁸ Discours prononcé le 20 août 1882 à l'inauguration de la statue de Pierre Fermat à Beaumont-de-Lomagne, par M. l'abbé LARRIEU, curé de Lamothe-Pouyloubtrin (Gers), ancien missionn. apost. en Chine, membre corresp. de l'Acad. des se, inscr. Et b.-l de Toulouse, etc. Auch, impr. Cocharaux frères, 1882. In-8 de 13 pages.